



Librio  
2€

---

Swift

---

LE VOYAGE À LILLIPUT

## **Découvrir d'autres classiques avec nos dossiers Librio +**

- L'habit ne fait pas le moine* (anthologie), Librio n° 1233  
*Le Grand Michu et autres histoires d'amitié* (anthologie),  
Librio n° 1232  
*Les Cahiers de Douai*, Librio n° 1229  
*La Peste Écarlate*, Librio n° 1228  
*La Fille du roi des taupes*, Librio n° 1227  
*Un pour tous, tous pour un* (anthologie), Librio n° 1202  
*Pauca meæ*, Librio n° 1169  
*La Parure*, Librio n° 1104  
*La Belle aux cheveux d'or*, Librio n° 1103  
*La Belle et la Bête*, Librio n° 1090  
*Bérénice*, Librio n° 1072  
*La Princesse de Montpensier*, Librio n° 1040  
*Claude Gueux*, Librio n° 1039  
*Le Livre des merveilles du monde*, Librio n° 727  
*La Farce de Maître Pathelin*, Librio n° 580  
*Fées, sorcières, diablesses* (anthologie), Librio n° 544  
*Le Tartuffe ou l'Imposteur*, Librio n° 476  
*Andromaque*, Librio n° 469  
*Britannicus*, Librio n° 390  
*Ubu roi*, Librio n° 377  
*La Vénus d'Ille*, Librio n° 236  
*Aladdin ou la Lampe merveilleuse*, Librio n° 191  
*L'Ingénu*, Librio n° 180  
*Pierre et Jean*, Librio n° 151  
*La Dimension fantastique – 1* (anthologie), Librio n° 150  
*Cyrano de Bergerac*, Librio n° 116

---

Swift

---

# LE VOYAGE À LILLIPUT

Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Hélène Buzelin

*Librio*  
[ TEXTE INTÉGRAL ]

Couverture de Léonard Dupond © Éditions J'ai lu

© E.J.L., 2019, pour le supplément pédagogique

EAN 9782290209547

# SOMMAIRE

Chapitre I .....	7
Chapitre II .....	21
Chapitre III .....	35
Chapitre IV .....	47
Chapitre V .....	55
Chapitre VI .....	65
Chapitre VII .....	79
Chapitre VIII .....	91
<b>Dossier Libro + .....</b>	<b>99</b>
<b>Lexique des noms communs .....</b>	<b>119</b>
<b>Lexique des noms propres .....</b>	<b>125</b>



## CHAPITRE I

*L'auteur donne quelques détails sur sa personne, sa famille et ses premières incitations au voyage. Il fait naufrage, nage pour sauver sa vie, puis gagne sain et sauf la côte du pays de Lilliput où il est fait prisonnier et transporté à l'intérieur des terres.*

Mon père possédait un petit lopin\* de terre dans le comté du Nottinghamshire ; il eut cinq fils et j'étais le troisième. À mes quatorze ans, il m'envoya au collège Emmanuel de Cambridge où je vécus trois ans durant lesquels je me consacrai avec ardeur à mes études. Toutefois, mes frais d'entretien s'avérant trop élevés pour sa médiocre fortune (quoique ma pension fût très modique\*), il me mit en apprentissage chez M. James Bates, un éminent chirurgien de Londres que j'allais assister pendant quatre années. Comme mon père m'envoyait parfois de petites sommes d'argent, je les employais à m'initier à la navigation et à certaines notions de mathématiques utiles à ceux qui désirent voyager, car j'avais toujours su que tel serait, un jour ou l'autre, mon destin. Après avoir quitté M. Bates, je rendis visite à mon père ; grâce à son soutien ainsi qu'à celui de mon oncle John et de quelques parents, je reçus quarante livres sterling et une promesse de trente livres par an pour mon entretien à Leyde. Là,

---

\* Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le lexique en fin d'ouvrage.

j'étudiai la médecine pendant deux ans et sept mois, persuadé que cela me servirait au cours des longs voyages.

Peu après mon retour de Leyde, mon bon maître M. Bates me recommanda auprès du capitaine Abraham Pannell pour l'emploi de chirurgien à bord de l'*Hirondelle*. Je demeurai avec lui trois années et demie au cours desquelles je fis une ou deux traversées vers le Levant et d'autres parties du monde. Une fois rentré, je décidai de m'installer à Londres. Mon maître M. Bates m'y encouragea et me recommanda à plusieurs patients. Je pris possession d'une petite maison dans le quartier de Old Jewry et, puisque l'on me conseillait de changer d'état, j'épousai Mme Mary Burton, la seconde fille de M. Edmond Burton, bonnetier\* à Newgate Street qui m'apporta quatre cents livres de dot.

Mais deux ans plus tard, mon bon maître Bates mourait. Comme j'avais peu de relations et que ma conscience m'interdisait d'imiter les pratiques douteuses d'un trop grand nombre de mes confrères, mes affaires commencèrent à péricliter. Après avoir consulté ma femme et quelques amis, je décidai de reprendre la mer. Je fus chirurgien successivement sur deux navires et, durant six années, je fis plusieurs traversées vers les Indes occidentales et orientales, ce qui me permit d'accroître ma fortune. Toujours pourvu d'un bon nombre de livres, je passais mes heures de loisir à lire les plus grands auteurs, anciens et modernes, ou bien, lorsque nous faisons escale, à observer les mœurs et coutumes des peuples et à apprendre leur langue, aidé en cela par mon excellente mémoire.

Le dernier de ces voyages n'ayant pas été très heureux, je me lassai de la mer et résolus de rester chez moi auprès de

mon épouse et de ma famille. Je déménageai de Old Jewry à Fetter Lane puis de Fetter Lane au quartier de Wapping dans l'espoir de commercer avec les marins ; mais ce fut en vain. Après trois ans d'attente, les affaires n'ayant toujours pas repris, j'acceptai une offre avantageuse du capitaine de l'*Antilope*, un certain William Prichard qui faisait route pour les mers du Sud. Nous mîmes les voiles de Bristol le 4 mai 1699 pour ce périple qui fut, au début, des plus agréables.

Je préfère, pour diverses raisons, ne pas importuner mon lecteur du menu détail de nos aventures sur ces mers. Disons simplement qu'au cours de cette traversée à destination des Indes orientales, nous fûmes pris dans une violente tempête qui nous emporta au nord-ouest de la terre de Van Diemen\*. Après avoir fait le point, nous conclûmes que nous nous trouvions par trente degrés deux minutes de latitude sud. Un travail acharné et une nourriture avariée avaient provoqué la mort de douze des nôtres, tandis que le reste de l'équipage s'était progressivement affaibli. Le 5 novembre, qui correspond au début de l'été sous ces latitudes, alors que le temps était particulièrement brumeux, les matelots aperçurent un récif à une demi-encablure ; mais le vent soufflait si fort qu'il déporta le navire droit sur l'écueil, où nous nous fracassâmes. À six hommes d'équipage, nous mîmes une chaloupe\* à la mer et réussîmes, non sans peine, à nous éloigner du désastre. Selon mes calculs, nous dûmes ramer sur trois lieues et cet effort, ajouté au labeur accompli plus tôt à bord du navire, épuisa le reste de nos forces. Nous nous laissâmes alors porter au gré des vagues quand soudain, une demi-heure plus tard, une rafale venue du nord nous fit chavirer. Ce qu'il advint de mes

compagnons de chaloupe et de ceux qui réussirent à se réfugier sur le récif ou qui restèrent sur le navire, je ne puis le dire ; mais j'en conclus qu'ils périrent tous. Pour ma part, je nageais au hasard, poussé vers la côte par le vent et la marée. Je laissais parfois couler mes jambes sans pouvoir toucher le fond lorsque, n'étant presque plus de ce monde et incapable de lutter plus longtemps, je découvris que j'avais pied ; à ce moment-là, la tempête était presque retombée. La pente était si douce que je dus bien marcher un mile avant d'atteindre le rivage. Il devait être alors environ huit heures du soir. Je parcourus encore près d'un demi-mile à l'intérieur des terres sans voir la moindre trace de maisons ou d'habitants ; du moins j'étais trop affaibli pour les distinguer. L'extrême fatigue, conjuguée à la chaleur du soleil et à la demi-pinte d'eau-de-vie que j'avais bue en quittant le navire, me donna sommeil. Je m'étendis sur l'herbe très courte et très douce où je dormis du sommeil le plus profond qu'il m'ait été donné de connaître, et cela durant plus de neuf heures car, si mes souvenirs sont bons, je me réveillai au point du jour. Je tentai alors de me lever mais ne pus faire un geste : couché sur le dos, je m'aperçus que mes bras et mes jambes étaient ligotés au sol de chaque côté et mes cheveux, longs et épais, semblaient attachés de la même façon. Je sentis également de menus liens tout autour de mon corps, des aisselles jusqu'aux cuisses. J'entendais des bruits confus autour de moi ; malheureusement ma position me condamnait à regarder le ciel, et le soleil qui commençait à chauffer me brûlait les yeux. Quelques instants plus tard, je perçus quelque chose de vivant se déplacer le long de ma jambe gauche et avancer tout doucement sur ma poitrine, pratiquement jusqu'à

hauteur de mon menton. Baissant les yeux autant qu'il m'était possible, je découvris un être humain de moins de six pouces, un arc et une flèche dans les mains, un carquois dans le dos. En même temps, j'en sentis quarante autres du même acabit (c'est du moins ce que je supposais) suivre le premier. J'étais des plus stupéfaits et hurlai si fort qu'ils s'enfuirent tout affolés; on m'apprit plus tard que certains, se jetant par terre du haut de mes côtes, s'étaient blessés dans leur chute. Néanmoins, ils revinrent vite, et l'un d'entre eux, qui s'aventura suffisamment pour obtenir une vue d'ensemble de mon visage, levant les mains et écarquillant les yeux en signe d'émerveillement, s'écria d'une voix stridente mais claire: *Hekinah Degul!* Les autres répétèrent plusieurs fois ces mots qui, à l'époque, m'étaient encore incompréhensibles. Pendant tout ce temps, je reposais, comme le lecteur pourra l'imaginer, dans une position des plus inconfortables. Finalement, à force de me débattre, je réussis par bonheur à rompre les ficelles et à arracher les piquets qui maintenaient mon bras gauche cloué au sol et là, en le levant à hauteur du visage, je découvris comment ils m'avaient attaché. Sur ce, d'un geste violent qui me fit très mal, je parvins à détendre un peu les cordes qui amarraient mes cheveux du côté gauche, ce qui me permit de tourner la tête de tout juste deux pouces. Mais les petits êtres s'échappèrent à nouveau avant que je ne pusse les attraper. Après cela, un long cri strident retentit puis j'entendis l'un d'entre eux hurler: *Tolgo Phonac!* Et ma main gauche fut alors criblée de plus d'une centaine de flèches qui me piquèrent comme autant d'aiguilles. Ils tirèrent ensuite une deuxième volée dans les airs, comme nous lançons les obus en Europe. Bien que je ne

les sentisse pas, j’imagine que la plupart de ces flèches retombèrent sur mon corps et quelques-unes touchèrent mon visage que je protégeai aussitôt de ma main gauche. Quand cette averse prit fin, je poussai un gémissement de peine et de douleur. Comme je persistais à vouloir me libérer, ils tirèrent une nouvelle volée encore plus violente que la première. Certains essayèrent même de me planter leur demi-pique\* dans les flancs mais, par chance, je portais un pourpoint\* de buffle qu’ils ne réussirent pas à transpercer. Vu les circonstances, je jugeai plus prudent de rester tranquille. Mon plan était de demeurer ainsi jusqu’à la tombée de la nuit ; après quoi, ma main gauche étant déjà détachée, je pourrais aisément me dégager. Quant à ces habitants, j’avais quelque raison de m’estimer en mesure d’affronter la plus grande de leurs armées, si du moins ils étaient tous de la taille de celui que j’avais déjà rencontré. Mais le sort en décida autrement. Voyant que je m’étais calmé, ils cessèrent de décocher des flèches, mais au bruit qui s’élevait, je compris qu’ils étaient plus nombreux. À environ quatre yards de distance, sur ma droite, j’entendis pendant plus d’une heure comme des martèlements d’ouvriers au travail. En tournant la tête de ce côté, autant que me le permettaient les ficelles et les piquets, je découvris, élevée à près d’un pied et demi du sol et flanquée de deux ou trois échelles, une tribune assez large pour accueillir quatre de leurs habitants. Du haut de cette plate-forme, l’un d’entre eux, qui semblait être une personne de qualité, m’adressa un long discours auquel je ne compris rien. Mais j’aurais dû préciser qu’avant d’entamer sa péroraison\*, ce personnage important cria par trois fois : *Langro Dehul San* (mots que par la suite on

me répéta et m'expliqua, ainsi que les précédents), et, sur-le-champ, une cinquantaine d'hommes s'avancèrent pour couper les liens qui retenaient ma tête du côté gauche, m'autorisant ainsi à la tourner vers la droite pour observer l'allure et les gestes de celui qui s'apprêtait à parler. Il avait l'air d'âge mûr et dominait ses trois acolytes dont le premier, jeune page\* en charge de la traîne, était à peine plus grand que mon majeur. Les deux autres se trouvaient à ses côtés, pour lui prêter assistance. L'orateur était excellent et je décelais, dans son ton, de fréquentes menaces mais parfois aussi des promesses, de la pitié et même quelques égards. Je répondis brièvement, de la façon la plus soumise, puis levai la main gauche et les yeux au ciel, comme pour le prendre à témoin. Mort de faim, car je n'avais rien avalé depuis les dernières heures précédant le naufrage, je ressentais à tel point les exigences de la nature que je ne pus cacher mon impatience (sans doute au mépris de toute convenance) en portant à plusieurs reprises le doigt à la bouche pour demander qu'on me donnât à manger. Le *Hurgo* (j'appris plus tard qu'ils désignent ainsi un grand lord) me comprit fort bien. Il descendit de la tribune puis fit installer le long de mes flancs quelques échelles auxquelles plus d'une centaine d'habitants grimperent, chargés de paniers remplis de viande, offerts et envoyés sur ordre du roi dès qu'il avait été informé de ma présence. Je remarquai que les chairs étaient différentes mais ne pus les distinguer au goût. Il y avait de l'épaule, des pattes et des longes\* rappelant du mouton et fort bien apprêtées mais plus petites que des ailes d'alouette. J'en engloutis deux ou trois par bouchée et dévorai d'un coup trois miches de pain pas plus grosses que des balles de mousquet\*. Ils me